

Les métaopérateurs –IT et AIT dans l’algorithme narratif de l’œuvre romanesque : une lecture de *Et pourtant, elle pleurait* de Biton Isaïe KOULIBALY

Roland Raoul KOUASSI
Université de Cocody, Abidjan

Introduction

Les incursions de la sémiotique et des acquis des sciences du langage dans l’analyse du texte ont-t-elles été des étapes salvatrices pour la littérature? Le lecteur s'en convaincra lui-même après avoir parcouru cet article. En effet, il s’est agi, à une période donnée de l’évolution de l’explication de texte de marquer une pause et *re-visiter* le processus d’explication textuelle. Il s’agissait, fondamentalement, de rappeler au chercheur que l’explication du texte ne se situait pas au niveau de la concaténation linéaire des unités et que l’on manipule à la lecture d’un récit. Cette suite d’items linguistiques n’est qu’une image projetée, une représentation de surface d’un ensemble de relations et d’opérations. Ces dernières sont, rarement, linéaires. C’est la problématique du choix de la méthode la plus efficace qui puisse conduire le chercheur à *comprendre les véritables enchevêtrements* du texte pour en donner une explication satisfaisante à l’objet d’étude.

La science linguistique des opérations propose une méthode efficace. Elle exhorte à une traque des relations et des opérations qui sous-tendent les énoncés. Ainsi le linguiste parviendra-t-il à saisir la substance véritable des opérateurs ou marqueurs de surface et leurs différentes fonctions dans la langue.

A travers ce travail, nous essaierons d’appliquer la méthode de la linguistique des opérations à l’étude de certains opérateurs dans le roman. Notre choix s’est porté sur *Et pourtant, elle pleurait...* de Biton Isaïe Koulibaly. Les opérateurs qui ont retenu notre attention sont : -IT (opérateur dit du passé simple) et –AIT (opérateur dit de l’imparfait). Ces deux formes aspecto-temporelles semblent être l’essentiel de l’insertion du récit dans le temps. La narration écrite est caractérisée traditionnellement par ces traceurs temporels, en alternance. Quelle est la raison de cette alternance ? Et quelles en sont les conséquences sur la narration ? Telles sont les questions principales auxquelles nous essaierons de fournir des réponses. L’objectif ici est de saisir l’unicité fonctionnelle de chacun de ces métaopérateurs au sein de l’algorithme narratif en faisant ressortir le type d’opposition systémique qui pourrait exister entre eux ainsi que l’impact de chacun sur la narration. Nous allons adopter une

démarche de déduction qui partira de l'exposition du cadre théorique pour se finir progressivement sur les opérations sous-tendant *-it* et *-ait*.

1. Les opérations narratives

La fécondité de la sémiotique et des sciences du langage dans l'explication du texte relève du fait qu'elle explore « les conditions de la signification en se donnant pour but l'examen des racines du sens, en mettant les textes "sens dessus dessous" afin d'élucider les "dessous du sens" : un jeu de dé-construction ? »¹ La sémiotique, par exemple, cherche à donner des réponses aux questions suivantes :

- Qu'est-ce qui rend possible la signification manifestée par les textes et les discours que nous lisons, entendons ou produisons ?
- Quelles règles président à la matérialisation du sens ?
- Quelles sont les assemblages formés ?

Il ne s'agit ni de « que dit ce texte ? », ni de « qui dit ce texte ? », mais de « comment ce texte dit ce qu'il dit ? ». Le processus d'explications se déroulera donc autour d'une analyse immanente, c'est-à-dire les conditions internes de la signification. L'analyse porte sur le fonctionnement textuel de la signification. Voilà pourquoi nous pouvons dire que c'est une analyse méta-textuelle. Le sens sera alors considéré comme un effet, comme un résultat produit. « C'est à l'intérieur du texte que nous aurons à construire le « comment » du sens : l'architecture du sens ! »². On considérera le sens donc comme un effet de différence ou de contraste dans cet univers dynamique qui est désormais celui du texte et dans lequel la narrativité sera définie comme étant la mise en place des différences dans la succession d'états et de transformations.

La sémiotique narrative, avec l'énoncé narratif comme élément de base de l'explication de texte, se donne comme objectif de traquer les différentes opérations de transformations d'états qui caractérisent les personnages et les rôles qu'ils assument dans ces transformations. On s'éloigne donc du récit qui est donné à lire ou à entendre pour *construire la description de la signification*, c'est-à-dire pour extraire la *composante narrative*. Ces nouvelles visions du traitement du texte sont donc fortement marquées par le concept de transformation dans la mesure où l'énoncé narratif enregistre une transformation de l'état. Cette transformation est

¹ Groupe d'Entrevernes, 1979, p. 7

² Idem, p.8

matérialisée par une conjonction (\wedge) ou une disjonction (\vee) ou encore un statu quo ($=$), cette dernière n'étant pas très fréquente en raison du caractère dynamique du récit. Analysons l'énoncé suivant:

La vie avait été assez dure pour Malimouna. (*Rebelle*, Fatou Kéita, p.79)

Dans cet énoncé, un sujet d'état est en relation avec un objet. Cet énoncé code en surface deux états différents de Malimouna: un état de difficulté et un état de mieux-être. Le passage de l'état de difficulté à celui de mieux-être est une transformation conjonctive, c'est-à-dire une acquisition de valeur (restauration par rapport à une situation initiale déceptive, ou « liquidation du manque»³):

(Malimouna \vee vie meilleure) \longrightarrow (Malimouna \wedge vie meilleure)

Malimouna a en effet mis tout en œuvre pour faire en sorte que sa situation se transforme positivement. Elle s'est mise à l'instruction : cours du soir pour apprendre à lire et avoir une culture générale, elle travaillait d'arrache-pied.... (Voir *Rebelle*, p.79).

Analysons cet autre énoncé :

M'Aya ne bougeait plus... (*Et l'aube se leva...*, Fatou Kéita, p.10)
M'Aya \wedge bouger \longrightarrow M'Aya \vee bouger

Cette transformation est de type disjonctif, c'est-à-dire une perte de valeur.

Toutes les tentatives de l'abbé pour changer les sentiments de l'assureur demeuraient vaines. (*Et pourtant, elle pleurait*, p. 119). Dans cet énoncé, il y a l'expression d'un statu quo. Nous pouvons remarquer que ces relations et les transformations de relations matérialisées à travers ce schéma ne sont pas données dans le texte, c'est-à-dire dans le donné à lire ou à entendre. Il faut donc procéder à une analyse profonde en décodant les traces que la surface nous sert et qui ne sont que les marques d'opérations enfouies. Le texte est ainsi conçu comme étant le résultat d'un dispositif structuré de règles et de relations:

³Groupe d'entrevues, p. 59

- Niveau de surface : une composante narrative (qui règle la succession et l'enchaînement des états et des transformations) et une composante discursive (qui règle dans un texte l'enchaînement des figures et des effets de sens)
- Niveau profond : un réseau de relations (qui effectue un classement des valeurs de sens selon les relations qu'elles entretiennent) et un système d'opérations (qui organise le passage d'une valeur à une autre).

Nous pouvons conclure ici pour dire que l'analyse sémiotique textuelle consiste en une construction de la forme sémiotique du contenu qui s'enracine dans les profondeurs des opérations et des relations sous-jacentes aux suites de caractères couchées par support écrit ou phonique. Il faut donc se convaincre de la nécessité de se défaire progressivement de la surface. On se rendra alors compte que le texte de surface n'est qu'un ensemble d'indices, une matérialisation d'un monde plus dense au sein duquel la linéarité est rarement un fait.

2. Des linguistiques énonciatives à la grammaire métaopérationnelle

« L'énonciation est cette mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation »⁴. Avec cet énoncé, Émile Benveniste annonçait une autre linguistique fondée sur la parole. Il délivrait, ainsi, *la parole de sa geôle saussurienne*⁵. En effet, Ferdinand de Saussure avait enfermé la parole pour célébrer la langue, qui, elle, est pure, saine et stable. Il a recommandé une focalisation sur la langue comme objet d'étude de la linguistique. C'était une attitude noble qui délimitait les contours épistémologiques d'une science linguistique avec un objet clairement identifié et fixe. La parole, selon de Saussure, renferme des facteurs qui s'étendent au-delà des champs de la linguistique: c'est l'exemple de la psychologie, l'anthropologie, la géographie, la philosophie, la sociologie, etc.

Toutefois, certains de ses disciples iront au-delà de cette conception. C'est le cas de Benveniste et Roman Jakobson. Leurs points de vue se fondaient sur le postulat que la langue ne peut être appréhendée qu'à travers la parole. C'est cette dernière qui permet d'atteindre le système abstrait qu'est la langue et qui par conséquent ne se laisse qu'entrevoir, progressivement. Ces données indicelles trahissent l'organisation systémique de la langue. L'activité du linguiste consistera donc à scruter, à analyser ces indices ou traces pour accéder à l'agencement interne du système. Cette sonde relance la problématique de l'observation. En

⁴ Émile Benveniste, 1970, p.12

⁵ Pour paraphraser le Pr. Adopo Assi François, Maître de Recherche de linguistique à l'Université de Cocody, Abidjan, Côte d'Ivoire

effet, elle ne doit pas être un simple regard mais une profonde activité analytique car les phénomènes ne nous livrent que des apparences sensibles, apparences qui peuvent être défectueuses, imprécises, « *apparitions à caractère pathologique* » ou "*krankheiserscheinungen*"⁶.

Une linguistique des *opérations énonciatives* commence ainsi à se constituer. Elle sera formellement constituée par Antoine Culioli. Cette linguistique plaide donc pour une incursion dans les activités de l'énonciateur structurant pendant la construction de son énoncé. « L'énonciation est l'activité langagière exercée par celui qui parle au moment où il parle »⁷. Il s'agit donc de fouiller l'avant-énoncé pour pourvoir à des explications satisfaisantes à la concaténation de surface qui est artificiellement linéaire et continue.

Ce comportement scientifique met le linguiste en accord avec l'esprit scientifique. Il va désormais se mettre à la recherche de l'abstrait qui sous-tend le concret pour motiver, expliquer ce dernier.

Dans le présent travail, nous allons utiliser *la grammaire métaopérationnelle* pour « lire » un roman. Ce modèle énonciatif est particulier en ce sens qu'il cherche à prouver le caractère systémique de la langue en dévoilant l'unicité, la fonction fondamentale ou l'*invariant* des unités linguistiques. Le linguiste métaopérationnel scrute les énoncés pour déceler les traceurs, opérateurs et métaopérateurs d'opérations. Ces traceurs ou marqueurs disent le fonctionnement de la langue. Le travail du linguiste consiste donc à analyser ces éléments car *la langue s'auto-explique*.

Henri Adamczewski propose plusieurs outils d'analyse dont *le système de phases* ou *double clavier*. Ce système témoigne du caractère systémique de la langue. Il permet de rendre compte du comportement d'unités qui sont proches dans le système et dont les utilisations se recourent, rendant la langue chaotique et a-systémique.

Ce système se décline en PHASE 1 (introduction, rhématique) et PHASE 2 (reprise, thématique) :

Un chien a été aperçu derrière la maison à dix heures du matin. A quatre heures de l'après-midi, *le* chien est revenu avec une blessure à la jambe droite.

⁶ Martin Heidegger, *Etre et temps*, Paris, Gallimard, 1986 [Traduction Français Vézin] p. 55

⁷ Jean-Claude Anscombe et Oswald Duco « L'Argumentation dans le langage », *Langages* 42, 1976, p. 18

Cet énoncé démontre le fonctionnement microsystemique de *un* et *le*. En effet, tandis que *un* trace une opération d'introduction, une opération rhématique, ouvre un paradigme (phase 1), *le* exprime en surface une reprise, une unité déjà introduite (phase 2).

Nous nous servirons de ce système de phase pour traiter des métaopérateurs *-it* et *-ait* dans *Et l'aube se leva...* Mais avant, nous proposons une analyse de l'expression de la subjectivité du narrateur dans le récit.

3. Narration et subjectivité du narrateur dans le récit

On oppose souvent la narration au discours sur la base du concept de subjectivité. Le discours est ainsi dit être l'expression de la subjectivité car il ne déroule pas une série de faits dans une temporalité mais il expose ou développe la pensée d'une personne ou d'un personnage. On mettra donc au compte du discours, le commentaire, l'analyse, le raisonnement, la persuasion, etc. Dans une œuvre littéraire, par exemple, le discours peut être le fait du narrateur (à travers le commentaire des événements relatés et le jugement des personnages) ou d'un personnage (dans ses pensées ou l'expression de ses idées en prenant la parole).

On dira donc que le narrateur entame un discours en affichant sa subjectivité avec le déictique embrayeur de première personne « je ». Ce passage soulève les problématiques des concepts de discours et de subjectivité. Si nous considérons le récit comme un type d'énonciation – et nous n'aurons pas tort – nous tirerons la conclusion que tout y est subjectif.⁸ Pour Kerbrat-Orecchioni, en effet, « si on passe au crible l'ensemble du lexique, force est de constater qu'il y est bien de mots qui réchappent du naufrage de l'objectivité »⁹. Toutefois, on se basera sur une gradation [-subjectif +subjectif] pour qualifier les types d'énoncés produits. Dans ce cas, on aura des énoncés dans lesquels le narrateur recherche un effet d'objectivité ou un effet de subjectivité (activités plus ou moins conscientes). Les effets de subjectivité peuvent être explicites ou implicites en fonction du type de relation que l'énonciateur souhaite entretenir et avec son énoncé et avec son co-énonciateur :

« Cette jeune fille est parfaite. »

« Je trouve cette jeune fille parfaite. »

⁸ Voir les définitions de Benveniste, Anscombe et Ducrot exposées plus haut

⁹ Catherine Kerbrat-Orecchioni, *L'énonciation*, p.163

Nous remarquons aisément que ces deux énoncés, quoique subjectifs n'exposent pas le même degré de subjectivité. Ainsi « les marqueurs de subjectivité peuvent[-ils] plus ou moins avouer, ou au contraire dissimuler, leurs unités subjectives. »¹⁰.

Regarde ! La terre *tourne* !
La terre *tourne* autour du soleil.

La même forme de l'opérateur verbal *tourner* n'exprime pas le même contenu. Le premier énoncé expose un contenu plus subjectif. Si nous nous inscrivons dans la thèse de Kerbrat-Orecchioni, l'exception est le fait objectif dans la mesure où tout ou presque est subjectif. Néanmoins, en fonction de la spécificité de l'énoncé, l'énonciateur s'efforce à effacer les traces de subjectivité et libérer le discours de sa subjectivité. C'est le cas de la narration. Les étapes de la séquence narrative seront dégagées de la subjectivité du narrateur en fonction du type de relation que ce dernier aimerait entretenir avec les personnages ou le lecteur. Pour atteindre cette option d'objectivité, le narrateur dépouillera ses productions énonciatives de tous les indices de subjectivité.

Dans le cadre du récit, c'est donc l'auteur ou le narrateur qui choisira de *marquer sa présence* ou pas. Il en a le pouvoir en tant qu'énonciateur structurant les séquences narratives, en tant que producteur du récit qui mobilise tout le système de la langue pour partager un ensemble de faits avec le lecteur, qui est, ici, son co-énonciateur.

Cette présence peut être marquée selon deux procédés majeurs : elle peut l'être soit implicitement / explicitement ou intentionnellement / non-intentionnellement. Ainsi, au cas où le narrateur voudrait exprimer sa subjectivité, il peut se baser sur le couple explicite Vs implicite. Tandis que le premier cas s'explique plus ou moins aisément, parce les indices sont discernables à la surface, le second cas demande plus d'exercice analytique pour détecter ou faire ressortir cette subjectivité car les traceurs sont cachés. Ils ne sont pas exhibés.

Ce couple soulève la problématique de la codification des opérations narratives. Les codifications ou les formes choisies par le narrateur pour exposer les faits au lecteur peuvent porter en elles-mêmes des indices de subjectivité. Ces dernières peuvent être sous son contrôle ou pas. C'est l'intention de subjectivité.

¹⁰ Idem, p. 168

En énonciation, la subjectivité est définie comme le processus de prise en charge de l'énoncé par le sujet énonciateur. Une relation syntaxique est dite subjective lorsque l'énonciateur la connecte à son contexte personnel, c'est-à-dire à ses coordonnées spatio-temporelles. Il présente cette relation non comme étant *un* énoncé mais *son* énoncé. Cette subjectivité est plus ou moins trahie en surface, c'est-à-dire au niveau de la suite syntagmatique, par des traceurs ou marqueurs :

- (i) Il s'en va !
- (ii) Il est en train de s'en aller.
- (iii) Je dis qu'il s'en va.
- (iv) Nous disons qu'il s'en va.
- (v) Ils s'en vont d'ici.

Les traceurs de subjectivité dans ses quatre énoncés ne s'exposent pas de la même façon. Tandis que dans l'énoncé (i) la subjectivité est tracée par les paramètres spatio-temporels de l'énonciateur et par ricochet à celui-ci, il y a une forme qui trahit effectivement cette subjectivité: *en train de*. En (iii) et en (iv), il y a un embrayeur déictique « je », qui est visible à la surface en (iii) et fusionné avec *tu* ou *vous* en (iv). Dans l'énoncé (v), la subjectivité est trahie par un déictique spatial : *ici*.

La conclusion que nous pouvons tirer après cet exposé est qu'il serait simpliste de lier la subjectivité à un type particulier de discours ou d'énoncé. Le sujet énonciateur laisse transparaître, consciemment ou non, dans les produits de ses énonciations, un ensemble d'éléments qui témoignent de sa présence. Il imprime donc son point de vue. En effet, la profusion ou non d'énoncés objectifs dans un type particulier d'énoncé relève d'un choix de l'énonciateur, ici régenté par la pratique générale du domaine. Dans certains domaines, le point de vue du sujet énonciateur est perçu comme un dysfonctionnement du système ou attitude contradictoire :

- (i) Le meurtre est peut-être un acte puni par la loi.
- (ii) Ce n'est que mon eau qui bout à 100°C.
- (iii) Ce n'est que mon eau qui bout à 100°C
- (iv) La terre est en train d'être peuplée d'êtres vivants et non-vivants
- (v) Le Web était une banque de données électronique.

Quoiqu'ils puissent paraître curieux, ces énoncés peuvent être valables aussi bien grammaticalement que dans les relations interactionnelles qu'entretiennent énonciateur et co-

énonciateur. C'est le contexte d'énonciation qui viendra agir en juge de l'acceptabilité contextuelle ou contextuelle.

4. Les opérateurs IT et AIT dans *Et pourtant, elle pleurait...*

Nous allons commencer par analyser les énoncés suivants :

- a. Comme tous les matins, de huit heures à neuf heures, l'abbé Bob Williams **lisait** son bréviaire en marchant dans la vaste cour de la paroisse Saint-Habib-des-Collines. Pendant ces moments de grande méditation, personne **n'osait** l'approcher, a fortiori lui parler. Même son curé **hésitait** à l'aborder pour une urgence. Il **appelait** ces soixante minutes, « le rendez-vous matinal de Dieu ». et pourtant, dès quatre heures du matin, il **priaît** pendant deux heures avant de célébrer la messe quotidienne ou d'y assister. Ce **n'était** qu'après son petit déjeuner que l'abbé **marchait** à travers toute la cour de la paroisse, son bréviaire en main. (*Et pourtant, elle pleurait...* PP. 5-7)
- b. Bob **sauta** et **embrassa** ses parents avant de verser des larmes de joie. Après six ans d'études au séminaire, à Rome, il **fut** ordonné par le pape lui-même en compagnie de séminaristes de différentes nations. L'évêque de son pays, ses parents et amis **assistèrent** à cette émouvante cérémonie. (P. 11)
- c. L'évêque **reprit** la parole pour remercier les fidèles de leur patience, de leur indulgence et de leur pardon. Il leur **demanda** de se lever pour la bénédiction finale. Une grande partie de l'assistance **désapprouva**. L'évêque **demanda** à Bob les raisons de ce brouhaha. (P. 82)
- d. Le programme d'affichage **fut** un échec total. Très peu de paroissiens **prirent** connaissance des propos du pape sur la télévision. Pendant une semaine, le curé ne **cessa** d'ironiser sur le programme d'affichage du pauvre abbé Robert Williams. L'abbé Bob **encaissa** le coup et se **releva** de cet échec, plus déterminé que jamais. Un dimanche, en pleine homélie sur la parabole du bon semeur, il **sortit** une page de journal qui était pliée en quatre dans sa poche. Il **commença** à lire. (...). (P.17)
- e. L'abbé Morgane, deuxième vicaire, **s'occupait** des jeunes de la paroisse qu'il **venait** de rejoindre après deux années dans une paroisse voisine. Il **entamait** sa quatrième année de sacerdoce. Petit de taille et robuste, il **aimait** beaucoup le football. Programmé pour une messe de requiem, il demanda à l'abbé Williams de le remplacer à cause d'un match de football retransmis en direct à la télévision. Il **aimait** beaucoup Bob qui **acceptait** sans rechigner de célébrer les messes à sa place. (P. 14)

Nous avons, en gras, les unités que nous allons analyser. Il s'agit de deux formes verbales : le traditionnel passé simple (qui n'est pas si simple que cela) et la forme curieusement nommée imparfait. Ces deux formes verbales sont respectivement notées **-it** et **-ait**. Dans le système grammatico-temporel de langue française ces deux unités forment un véritable microsysteme.

4.1. – *IT*

Ce métaopérateur exprime dans le système temporel de la langue française un fait décroché de son contexte c'est-à-dire de toutes les données spatiotemporelles gravitant autour de l'énoncé.

L'analyse des énoncés b, c et d révèle que le narrateur utilise le métaopérateur *–it*.

- ... Bob *sauta* et *embrassa* ...
- ... Ses parents et amis *assistèrent* ...
- ... l'assistance *désapprouva* ...
- ... L'abbé Bob *encaissa* ...
- ... il *sortit* une page de journal ...

Ici, le narrateur est absent de ses énoncés. Il fait parler les faits, les événements et les actions. Cela donne un effet d'objectivité à son récit. Le statut « d'observateur du récit » est camouflé derrière ce métaopérateur. *–it* est un métaopérateur qui marque en surface le passé. Il introduit un fait ou phénomène passé, dans le discours. C'est donc un métaopérateur de phase 1. Dans le récit, il exprime *une narration de phase 1*.

Dans la narration de phase 1, le narrateur ne commente pas les faits. Il ne donne aucun signe de son statut:

Bob **sauta** et **embrassa** ses parents avant de verser des larmes de joie. Après six ans d'études au séminaire, à Rome, il **fut** ordonné par le pape lui-même en compagnie de séminaristes de différentes nations. L'évêque de son pays, ses parents et amis **assistèrent** à cette émouvante cérémonie.

Ici, le narrateur ne prend pas en charge les transformations qui sous-tendent la narration. Il les laisse s'offrir au lecteur. Dans ce passage, les faits:

- Sauter,
- Embrasser,
- Être ordonné, et
- assister, et

sont donnés comme non-observés par le narrateur.

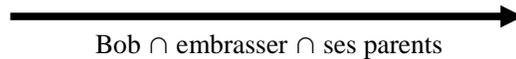
Avec *–it*, le narrateur pose une relation ternaire du type $A \cap B \cap C$. Il informe le lecteur.

Bob \cap embrasser \cap ses parents
Ses parents \cap assister \cap à cette cérémonie

Tous les éléments de ces relations sont libres. D'où l'effet informationnel. Dans cette information ou présentation de faits, le narrateur expose une narrativité de type objectif,

quoique l'objectivité pure soit une fiction. Il efface ses traces des différents algorithmes narratifs. Il se dissimule derrière les suites d'unités linguistiques. Ces unités linguistiques forment ici un rideau compact entre le lecteur et le narrateur. Il rend ainsi les faits aptes à être perçus et appropriables par n'importe quel lecteur. Chacun est capable de se l'approprier, même s'il ou elle ne partage pas le contexte spatiotemporel de l'auteur ou du narrateur. C'est l'invariant de cette *narration de phase 1*.

La relation posée par *-it* est donc orientée vers la droite.



4.2. *-AIT*

Avec *-ait*, on sort du niveau d'information. On passe à un niveau plus profond, plus métalinguistique.

Les énoncés (a) et (e) exposent des effets différents quant à la façon de narrer les faits. Ici, le narrateur exprime sa présence, consciemment ou inconsciemment selon qu'il maîtrise les contours du métaopérateur *-ait* ou non. Il s'expose, il se dévoile. Il *dit* les événements au lieu de les laisser *se dire* au lecteur.

Comme tous les matins, de huit heures à neuf heures, l'abbé Bob Williams **lisait** son bréviaire en marchant dans la vaste cour de la paroisse Saint-Habib-des-Collines. Pendant ces moments de grande méditation, personne **n'osait** l'approcher, a fortiori lui parler. Même son curé **hésitait** à l'aborder pour une urgence. Il **appelait** ces soixante minutes, « le rendez-vous matinal de Dieu ». et pourtant, dès quatre heures du matin, il **priait** pendant deux heures avant de célébrer la messe quotidienne ou d'y assister. Ce **n'était** qu'après son petit déjeuner que l'abbé **marchait** à travers toute la cour de la paroisse, son bréviaire en main.

-ait exprime donc une *méta-narration*. Le narrateur s'en sert pour commenter, pour revenir sur une relation déjà posée, soit présente dans la suite narrative de surface ou sous-entendue. Avec *-ait*, le narrateur lie les relations à son contexte spatiotemporel. Ainsi sont-elles infalsifiables. Le lecteur ne peut que prendre acte de ce que « le narrateur dit... » ou « selon le narrateur... ». Il ne peut prendre les énoncés à son compte dans la mesure où le narrateur les a fortement pris en charge.

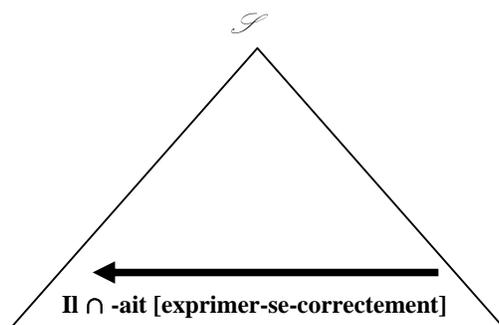
Ce retour sur la relation forme un niveau 2 ou *narration de phase 2*. Les relations posées ici sont de type binaire :

L'abbé Bob Williams \cap -ait [lire-son-bréviaire]
personne \cap -ait[ne-pas-osser-approcher-Bob]
son curé \cap -ait [hésiter-à-aborder-Bob]

La relation, ici, est orientée vers la gauche.



Dans ces relations, le narrateur dit quelque chose du sujet grammatical. Il ramène une relation au sujet de la relation prédicative posée. Cette opération se déroule sous son regard, sous son contrôle.



Cette relation est dominée par le sujet énonciateur (*S* – ici le narrateur. Sa présence est exprimée ou trahie par la présence de ce métaopérateur de phase 2 qu'est *-ait*. Avec *-ait*, l'énonciateur (auteur ou/et narrateur) commente donc les faits, il/elle les prend en charge et exprime sa subjectivité en prenant les séquences narratives totalement en charge ou à son compte. Cette subjectivité n'est cependant perceptible qu'à la suite de l'analyse des manifestations, des traceurs ou traces des relations dans la séquence narrative. Il s'agit donc pour le pratiquant de l'analyse littéraire de s'investir dans les opérations présidant aux suites syntagmatiques pour faire ressortir les valeurs fondamentales de ces unités qui *disent* les relations.

Conclusion

Henri Adamczewski a mis en place une équipe pour revisiter la pratique de la linguistique et proposer un ensemble de voies épistémologiques pour traiter du phénomène des langues naturelles. La grammaire métaopérationnelle a fait ses preuves dans des langues aussi différentes les unes que les autres. Il s'agit d'expliquer les faits de langues en opérant abstraitement dans la mesure où la suite syntagmatique n'est que le résultat d'un ensemble d'opérations secrètes et enfouies dans les méandres du processus d'actualisation. Le chercheur devra donc s'armer d'un outil épistémologique puissant, opérant et fécond qui puisse le conduire vers la vérité des unités linguistiques dont les complexités connectives constituent nos phrases, nos énoncés, ou nos discours divers. Henri Adamczewski a abouti à la cyclicité de phénomène de phase en explorant sa fécondité à travers plusieurs langues. C'est ce principe que nous avons essayé d'appliquer à la séquence narrative dans cet article. Il s'agissait de soumettre le métaopérateur *-it* et *-ait* à la narration pour tester sa validité et son caractère transversal. Notre conclusion est la suivante : *-it* est vraiment une unité de phase 1 car il permet au narrateur d'exposer des faits sans se « montrer » ou se dévoiler. Avec *-ait*, toutefois, le narrateur commente les relations en les prenant entièrement en charge. Nous espérons que le pratiquant de l'analyse textuelle s'investira désormais dans les opérations sous-jacentes aux relations visibles en surface pour saisir la « vérité » des structures et des faits de langues.

Bibliographie

- ADAMCZEWSKI, Henri et Claude DELMAS, *Grammaire linguistique de l'anglais*, Paris, Armand Colin, 1982.
- ADAMCZEWSKI, Henri, *Genèse et développement d'une théorie linguistique*, Paris, 1996.
- ANSCOMBRE, Jean-Claude et Oswald DUCROT, «L'argumentation dans le langage », *Langages* 42, 1976.
- BENVENISTE, Émile, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1970.
- COURTES, J., *Introduction à la sémiotique narrative*, Paris, Hachette, 1976
- CULIOLI, Antoine, *Pour une linguistique de l'énonciation 1*, Paris, Ophrys, 1991
- CULIOLI, Antoine, *Pour une linguistique de l'énonciation 2*, Paris, Ophrys, 2000

*GROUPE D'ENTREVERNES (HAUTE-SAVOIE), Analyse sémiotique des textes :
introduction, théorie, pratique, Lyon, PRESSES UNIVERSITAIRES, 1979*
HEIDEGGER, Martin, *Être et temps*, Paris, Gallimard, 1986 [Traduction de François Vézin]
KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, *L'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2002